

LA FILLE DU CAPITAINE FRACASSE

CAROLINE POCHON

LA FILLE
DU CAPITAINE
FRACASSE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2019
ISBN : 978-2-283-03267-1

J'ai suivi Mme C., durant vingt-cinq ans. Elle m'a d'abord été envoyée par un confrère de la Salpêtrière, après une première hospitalisation. Elle avait alors dix-huit ans. Elle souffrait de troubles psychiatriques divers. Puis, elle est venue, en ambulatoire, à mon cabinet en ville, pendant toutes ces années. J'ajustais son traitement en fonction des différents états où elle se trouvait. À deux ou trois reprises, une hospitalisation a été de nouveau nécessaire. Mais, durant tout ce temps, elle a été néanmoins capable d'assurer le métier qu'elle exerçait, celui de professeur de français, dans un lycée privé de la banlieue ouest de Paris, non loin de son domicile, à Meudon-la-Forêt. Elle partageait ce domicile avec sa mère, depuis le décès de son

père, un homme apparemment rigide et peu aimant, vétéran de la guerre d'Algérie, catholique intégriste, dont elle parlait beaucoup en séances, et avec qui elle ne parvint jamais à s'entendre – ou du moins à se réconcilier. Mme C. écrivait. J'ai toujours été informé de son activité littéraire, je l'ai d'ailleurs encouragée, et je regrette qu'elle n'ait jamais fait de démarches pour être publiée, car je pense que cela aurait eu sans doute un impact favorable sur sa dépression chronique. Elle manquait fortement de confiance en elle.

L'an dernier, peu de temps avant son anniversaire, qui était toujours vécu comme une période douloureuse, elle m'a remis deux cahiers. L'un s'appelait *La Fille du capitaine Fracasse*, l'autre, *Mon enfant, ma sœur !* Elle m'a demandé de les conserver pour elle. Elle ne savait pas quoi en faire, disait-elle. J'ai donc rangé ces cahiers dans le placard de mon cabinet, tout simplement.

Mme C. était inscrite dans une structure familiale que j'appellerais incestuelle. J'ai d'ailleurs, il y a quelques années, de manière anonyme, publié un article sur son

cas dans la revue *Psychiatries et psychanalyses*. Elle n'avait pas été victime d'inceste à proprement parler, je pense. Mais elle en fantasmat les séquences de manière très précise et était, par ailleurs, retenue auprès de ses parents par des liens pervers, dont elle souffrait beaucoup. Comme une famille malade dont elle ne pouvait se détacher. Elle en était, sans le savoir, le pilier. Et cette loyauté a survécu à la disparition du père, il y a quelques années.

Comment accueillir la souffrance de nos patients ? Comment traiter les blessures d'enfance qui se manifestent dans la manière dont ils orchestrent leur vie et en font le récit auprès de nous ? J'ai eu, pendant deux ou trois ans, l'espoir qu'elle échappe à ce système, lorsqu'elle a rencontré un homme, avec qui elle s'est mariée. Elle était alors dans la trentaine. Le mariage n'a pas tenu et elle est retournée vivre chez ses parents. Elle n'a plus jamais mentionné de présence amoureuse dans sa vie.

Cette année, à la séance qui a suivi la date de son anniversaire, elle n'est pas

venue. J'ai fini par appeler à son domicile. Je suis tombé sur une femme au ton de voix sympathique, assez jeune, qui m'a dit être sa mère. Elle a éclaté en sanglots lorsque je me suis présenté. Mme C. s'était suicidée. Elle avait avalé les boîtes d'antidépresseurs et de neuroleptiques que je lui prescrivais depuis plusieurs années. La mort l'avait surprise dans sa chambre à coucher, dans leur appartement de Meudon-la-Forêt. Elle n'était âgée que de quarante-trois ans. Sa mère était bouleversée, à l'autre bout du fil. J'ai fini par raccrocher et méditer sur les risques du métier de psychiatre. Le danger de mort rôde toujours autour de nous. Et même si nous ne sommes pas responsables de la vie de nos patients, nous les accompagnons, nous sommes empathiques et nous retrouvons parfois pris dans ce terrible sentiment d'impuissance.

Je me suis souvenu des cahiers manuscrits qu'elle m'avait laissés. Par pudeur, par respect, par paresse, peut-être, il faut l'avouer, je ne les avais pas lus. Ce n'est qu'à ce moment que je les ai véritablement découverts. J'en ai été très ému. Si je

les avais lus plus tôt, aurais-je pu quelque chose pour elle ? Je les ai donnés à lire à un ami éditeur. Je remercie ici ma secrétaire, qui les a gentiment transcrits. Mon ami éditeur a salué leur qualité littéraire et nous sommes convenus de leur intérêt psychiatrique. Il m'a proposé de publier les deux cahiers ensemble. J'ai longtemps réfléchi à la pertinence de cette publication. Nous nous sommes mis d'accord pour l'emploi d'un pseudonyme afin de protéger sa mémoire. J'ai finalement pensé que ce texte pourrait être utile à des confrères, afin de mieux déceler les mécanismes de la maladie mentale, d'y envisager la causalité multiple, en tenant compte du contexte dans lequel un symptôme se met à faire sens. Prévenir ces mécanismes, je n'irai pas aussi loin. Les guérir, je pense que dans notre pratique, nous apprenons à rester humbles. Les observer, du moins, en espérant qu'ils ne se reproduisent pas.

Dr GENESTÊT
Psychiatre des hôpitaux de Paris
Psychanalyste

Cahier 1

La Fille
du capitaine Fracasse

*« Toi qui es bon par nature,
patient et plein de miséricorde.
Éloigne de moi, pauvre pécheur,
les pensées qui m'affligent,
car Tu sais,
Toi qui connais le cœur des
hommes,
Toi qui vois dans le secret de
mon cœur,
qu'elles sont contre ma volonté.
Pardonne-les moi,
Maître de toutes choses,
et qu'elles ne me soient pas
considérées comme un péché. »*

Prière adressée au seigneur Jésus-Christ
par SAINT SYMÉON
de la montagne admirable

Côte d'Azur

Ma mère m'a raconté qu'à l'âge de trois ans j'ai fait une dépression nerveuse. La première. Mon petit frère était né. Je venais de perdre ma place d'enfant unique, je devenais une fille puisqu'il y avait maintenant un vrai garçon dans la famille. On m'a emmenée sur la Côte d'Azur en vacances, l'été. Je ne mangeais plus, ne parlais plus, ne riais plus. « Tu étais comme un petit sac. » On m'a conduite à l'hôpital, où les médecins ont dit à mes parents que je n'étais pas malade. Il paraît qu'alors mon père m'aurait administré une formidable fessée. La première. Et là, comme par miracle, je serais revenue à la vie. Il en aurait déduit que j'aimais « ça ».

Notre Père

Nous marchions dans le fin couloir de notre rue, là où la chaussée se resserre avant d'arriver au long mur qui cache le jardin des bonnes sœurs, au cœur de la Grande Ville.

« Notre père, qui es aux cieux,
Que ton nom soit sanctifié,
que ton règne vienne,
Que ta volonté soit faite... »

Dans la nuit, la cloche grave de l'église martelait au-dessus de nos têtes, comme pour nous remémorer tous nos péchés. J'avais la chair de poule. Je sentais encore l'odeur de pierre humide, celle d'encens de chapelle, mêlées à celle du corps des bigotes qui venaient de se disséminer dans

l'air. J'avais peur. Dans l'église, la lumière était jaune, sombre, frissonnante. Faut-il communier si on ne s'est pas confessée ? Il disait que non. Souvent, il ne communiait pas. Il restait debout devant son siège en paille, le visage fermé dans ses mains, plongé dans ce qu'on appelle, je crois, le recueillement. Moi, j'avais le droit d'aller communier, si je voulais. Je n'y étais pas allée. Je n'y tenais plus. Le combat qui se livrait dans ma tête était plus terrible que celui que l'archange saint Michel avait livré pour terrasser le démon.

Il a pris ma main et nous avons marché en silence. C'était un dimanche terriblement ordinaire. Mais je portais un indicible secret. J'avais peur, j'avais le vertige, je ressentais une chose inconnue. Il n'avait pas l'air de s'apercevoir de mon trouble et avançait d'un pas régulier vers la maison, où nous attendait le dîner, préparé par ma mère, en compagnie de mon frère. « Papa, j'ai peur. » Il s'est penché un peu vers moi, si frêle comparée à lui, très petite pour onze ans, tout en continuant de marcher. « Peur de quoi ? »

– J’ai peur de ne pas aimer Dieu. »

La messe était encore gravée dans nos esprits. Communier, ne pas communier. Nous avons continué à avancer sous l’ombre des lampadaires. Lui, grand et moi, si petite. Il s’est contenté de serrer un peu plus fort ma main dans la sienne, grosse, musculeuse. « C’est normal, mon enfant. Ça arrive, dans la vie d’un croyant. Parles-en à ton aumônier. Ne t’inquiète pas. Il ne faut pas que tu aies peur pour cela. Dieu est amour. Moi, je suis là. Tu ne crois plus en Dieu ? Prie ! Aime Dieu et tu seras sauvée. Heureux ceux qui doutent, ma fille... »

Mais il n’a rien dit. Que se passerait-il si je cessais vraiment de l’aimer, comme je le craignais ? La fin du monde et ma damnation ? Plus de Notre-Père. J’ai regardé le mien ouvrir le portail de l’immeuble de sa main forte et sûre – parfois il a des larmes dans les yeux, on ne sait pas pourquoi. Il a eu un geste vif pour m’inciter à me dépêcher, j’ai eu un peu peur. Et puis, j’ai fini par douter de moi plutôt que de lui. Lui, qui me faisait réciter le Notre-Père.

Doucement, à toute vitesse, dans l'ordre, dans le désordre, avec ou sans options. « Notre Père, qui “êtes” ou qui “es” ? On lui dit “tu” ou on lui dit “vous” ?

– Tu peux dire ce que tu veux.

– “Tu”, alors. »

Mais lui disait « Vous ».

Le dimanche suivant, terrassée par l'angoisse, j'ai refusé d'aller à la messe, sous des prétextes divers. « Tu ne m'aimes plus, c'est ça ! » a dit mon père, en claquant la porte pour courir rejoindre, seul désormais, les fidèles aux mains jointes. Je n'ai plus récité le Notre-Père, je n'ai plus prié dans mon lit, j'ai chassé Dieu de mes pensées, même si parfois il revient armé d'un grand bâton vengeur, pour me terrasser. Peut-on ne plus aimer Dieu sans peur, ou autrement ? Qui peut dire ce que c'est qu'aimer, et Dieu en particulier ?

La peur

Vous tombez de cheval après avoir retenu le galop de l'animal affolé, la volte vous éjecte violemment vers les sabots prêts à vous brutaliser. Vous perdez connaissance. Au réveil, vos mains mordent le sable et l'on vous remet en selle, sur le dos du cheval. Ce cheval que vous aimez, dont vous aimez épouser le rythme, assise sur sa ferme croupe, maintenant vous fait peur. Pourquoi, comment ? Une image. Trop de violence. La peur. La peur de la mort. D'où vient la peur ?

La peur, c'est ce rêve qui hante les nuits enfantines. La petite fille est seule dans une grande pièce, située dans un appartement. Elle est poursuivie. Elle court pour échapper à son poursuivant. Le poursuivant, c'est son père en colère, qui court

après elle en hurlant, pour la châtier. Elle parvient à atteindre une porte battante. La porte s'ouvre, elle s'y engouffre, parvient à se soustraire un instant à la vue de son poursuivant, mais il la voit, il la suit. Il la rattrape. Il pénètre lui aussi dans la deuxième chambre. Au fond de la deuxième chambre, la petite fille aperçoit une autre porte à battants. Elle court vers cette porte de sortie, l'ouvre, s'y engouffre et s'échappe, pénétrant dans une troisième chambre. Mais derrière, elle entend le pas de course furieux de son père, qui la poursuit pour la rattraper. Au fond de la troisième chambre, il y a encore une porte à battants. La petite s'y dirige, espérant s'échapper définitivement. Elle passe la porte et se retourne. Son père est toujours à ses trousses, il se rapproche dangereusement...

Pourquoi avoir peur ? Qu'est-ce qu'avoir peur ? Comment se fait-il qu'une jeune fille ait peur de rentrer à la maison ? Comment se fait-il que les injonctions soient devenues si contradictoires : « Il faut partir, quitter les lieux, sauver ta peau » et « J'ai

peur de bouger, ils m'ont rogné les ailes, je ne sais pas où aller, je n'ai nulle part où aller. »

Quelle était cette peur ? Cette peur, c'est celle de la voix qui tonne. Cette peur, c'est celle des murs de l'appartement qui tremblent. C'est aussi la haine envers ces yeux méchants, emplis de colère, qui vous poursuivent du regard. Cette peur, c'est la promesse de la violence dans la moindre réplique prononcée à table, chez les amis, dans la rue. C'est cette muselière, dans la voix du père, qui fait que, depuis tant d'années, vous filez doux, vous essayez de ne pas énerver papa, vous esquivez les coups. La peur, c'est le souvenir de courses-poursuites dans l'appartement parce que vous aviez eu un mot de travers avec votre mère ou votre frère. La peur, c'est le verrou de la petite chambre rose qui explose un jour sous la main du père, bien décidé à mettre en œuvre son châ-timent. La peur, ce sont les quolibets, la pluie de reproches, les taquineries, l'ironie méchante et soudain le ton qui monte, qui vire, qui passe en alerte orange, puis rouge.

Bien sûr, maman ne bouge pas et semble, elle aussi, tétanisée par cette peur dont elle n'est pas la victime. La peur, après, c'est l'envie de fuir le contact avec le père et la difficulté à le faire. La peur, c'est essayer d'alerter les autres adultes, de chercher leur protection, de leur faire comprendre ce qui se passe à la maison. Humilier le père en famille. Le *pater familias*. Celui dont le besoin furieux de légitimité vient écraser toute chose autour de lui. Celui qui porte à l'intérieur tant de haine.

La nuit, la peur revient. Ni parler, ni s'opposer, ni lever le ton, ni lever les yeux, ni rire, ni ricaner, ni sourire ou bien si, sourire poliment, en s'excusant d'oser esquiver un sourire, en s'excusant d'exister, en s'excusant d'être parmi vous à table, bien que l'on vous ait cordialement enjoint à vous y asseoir.

« Vous n'avez pas votre place ici, on ne vous l'a pas dit ? Non, mais ne vous l'a-t-on pas fait suffisamment sentir ? Nous vous avons dit : “Viens manger à notre table, viens partager notre pain. C'est d'ailleurs

– au passage, on te le signale – le corps du Christ et nous t’autorisons à en manger, tout comme nous.” Donc, tu viens, d’accord, mais tu fermes ta petite tronche de *cagueuse* snobinarde, compris ? Tu manges, mais tu parles pas en mangeant. C’est nous les parents. C’est nous qui *parlent*. Vous, les gosses, vous la fermez, vous allez jouer ailleurs. Nous, on a des révolutions à mater, on a une crise économique à solutionner, on a vos pauvres vacances au ski à organiser, on a une voiture berline pour quatre personnes à payer. Vous ne vous rendez pas compte, non, vous ne vous rendez pas compte de tout ce qu’on fait pour vous. On se sacrifie pour vous. On se lève le matin pour vous. Toutes nos économies partent dans des caisses pour vous. Notre code génétique est pour vous. Notre héritage, pour vous. Nos meilleures blagues, pour vous. Notre amour, même, pour vous.

Tout est pour vous, *putains* de gosses. Et tout ce que vous trouvez à dire, c’est que les robots moulineurs allemands sont mieux finis que les français, alors que je suis ingénieur chez Moulinex ! Et tu t’étonnes

qu'une fois de plus ma main droite me démange ? Tu t'étonnes que les fessées se perdent dans le parc bien jardiné de tes grands-parents, dans les beaux quartiers de notre Petite Ville ? Tu profites qu'ils te défendent pour échapper à ma colère ? Tu attends qu'elle retombe, cachée sous la table, tapie dans ta cachette. Tu crois qu'on ne te voit pas ? Tu crois qu'armés de barre de fer, les gens comme toi, on ne sait pas leur casser les jambes en deux ?

Quoi, t'aimes pas le poisson ? Mais finis-le, ce poisson ou alors, je te fracasse. Finis-le je te dis, c'est Jésus qui a multiplié les poissons. Si tu ne manges pas le poisson du vendredi, c'est Jésus que tu insultes. C'est moi, ton père, moi-même, moi en personne que tu insultes. Est-ce que tu vas avaler ? Avale, avale, avale ce poisson ou je vais t'en mettre deux fois plus dans la bouche et tu vas voir si tu vas aimer. Avale le poisson et je t'offrirai une poignée de fraises. Mais sache que tu n'auras pas tes *putains* de fraises tant que t'auras pas fini ton poisson.

Tu as compris, quand je dis d'obéir ? Tu as compris qu'il faut obéir. Tu as compris

qu'on ne fait pas tout ce qu'on veut dans la vie ? Tu vas respecter la hiérarchie ? Tu vas dire : "Oui, mon général, oui, maréchal, oui, papa chéri." Compris ? Répétez. Rompez. "Oui, papa" et gicle de là, hors de ma vue, espèce de souillon. La jeunesse de mai 1968, c'est une sacrée chienlit. Je résiste, je résiste. Je construis la ligne Maginot, mais j'ai aussi l'armée de l'air. Je sais être sur tous les fronts avec intelligence. Ne profite pas de ce que je donne les grandes lignes pour relâcher ton attention. Avale ton poisson. Avale en rythme parce que la colère monte en moi quand je vois ta bouche fermée et tes petites mâchoires se crispent. Avale, avale, avale d'un coup si t'aimes pas ça. Ne sabote pas le moral de toute ma troupe, espèce de sédition sur pattes. On va te mettre aux arrêts. Du poisson, t'en auras tous les soirs pendant quinze jours. Et t'auras pas ta mère pour te remonter le moral. Avale, avale et ne lève pas les yeux vers moi. Tu verras, c'est bon, voilà. Avale, te pose pas des milliards de questions, pauvre fille stupide, c'est ça la vie, tes parents t'ont pas dit ? Avale ton

poisson. Avale-le bien profond, tu vas voir, tu vas en redemander. Regarde de quoi t'as l'air, là comme ça, t'en as plein la bouche. Plein la gueule. Au moins, comme ça, tu peux pas l'ouvrir pour prononcer tes petits slogans gauchistes.

Ah ah ! Tu vois, le pouvoir aux femmes, c'est pas encore gagné. Avale et moi, je contrôle. Tes grands-parents sont pas là pour t'aider, ah ah. C'est moi, et moi seul, ton père. C'est moi seul qui dirige ce royaume, c'est moi seul qui règne sur ce territoire et j'ai pour lui de grandes ambitions. Alors pour commencer, t'avales. Tu craches rien, t'avales. Compris. C'est l'électricité que tu veux ? C'est le martinet ? C'est la fessée déculottée ? Quoi, t'aimes pas la violence ? Moi, je tape. "Toucher le corps d'un enfant", Ah ah, faites-moi rire. Faites-moi rire, avant qu'on m'apprenne mon métier. En attendant, c'est moi le chef et je veux être obéi. Alors, avale-moi ce poisson et file dans ta chambre sans faire le moindre bruit. »

La gifle

« La gifle t’humilie ? Oh, la gifle est seulement donnée, du plat de la main, pour rappeler l’ordre des préséances. La gifle est un acte d’amour qui ne dit pas son nom. La gifle est un don. Un don fait pour remettre les choses à leur place – car ma fille, pour qui te prends-tu depuis que tes pointes de seins sont apparues et te rendent si rebelle et prétentieuse ? La gifle traîne dans l’air comme l’odeur du dîner. Il est souhaitable qu’elle menace en permanence. Un peu comme en temps de guerre, les forces de l’ordre patrouillent dans les lieux publics. Si tu veux la paix dans ton foyer, prépare la guerre. Et la gifle, une fois administrée, a le pouvoir de rétablir le calme, la paix, une certaine sérénité. La gifle, c’est la main de l’honnête homme – fatigué par sa journée

harassante –, qui n’a envie de saisir qu’un bon verre de vin, la télécommande d’une télévision ou d’autres objets sans importance. La gifle, c’est une fois de plus sentir dans le creux de ma main la douceur rebondie de ta peau. La gifle, c’est abattre ma force légitime sur ta sédition intolérable. Rythmer la vie, de manière forte, sans compromis, sans chichis, sans mensonges. La gifle, c’est : “Tu me cherches, tu me trouves. Tu passes les bornes, tu me trouves. Tu parles sur ce ton à ta mère, tu me trouves. Tu cries dans la cour avec tes copains les gosses-de-riches, déranges les gens de l’immeuble, fous ton petit bordel, tu me trouves.” La gifle, c’est un battement de tambour dont le son rassure, que j’aime – et que tu aimes aussi, avoue. La gifle, c’est ma main sur ta joue, autant de fois que cela sera nécessaire. Elle ne t’humilie pas, bien au contraire, elle t’apprend juste à grandir comme il faut, à choisir le droit chemin plutôt que le mal, à être gentille avec ta mère plutôt qu’insolente ou désagréable. La gifle, c’est le dialogue. Baisse ce regard et cesse de soutenir le mien – si tu te crois belle !

Enlève ce maquillage pour commencer. Et prends-toi ce don, cette caresse – un peu brutale certes, mais donnée avec tout mon amour, crois-moi –, ce geste fort de *tennis-man* en action sur les parties les plus réceptives de ton corps, les plus rondes, les plus douces. Oui, sur toi, je *smashe*, je suis le champion de Roland-Garros ! Alors, prends encore cette gifle, ma fille, cela t'apprendra à croire que tu es le centre du monde, alors que ce dernier sait bien qu'ici, c'est moi qui règne sans partage. Prends cette gifle et retourne dans ta chambre. Avale tes larmes de crocodile, va mettre la table et aider ta mère dans la cuisine, coiffe-moi ces cheveux de souillon – mais pour qui elle se prend, cette fille, oh ? »

Une fille adolescente

« Vous m’amusez à me dire que je suis violent ! Je ne suis pas violent, je suis juste. Je suis là pour redresser ce qui est tordu, si c’est encore possible. Et je ne supporte pas l’insolence. Non, je ne peux la tolérer. L’insolence est interdite. Vous le savez, vous faites avec. Votre insolence en pipi de chat, je la casse au berceau, je l’écrase comme une mouche, je la piétine au pas de course, je crotte même bien dessus, ensuite ; et je viens me mettre à table, déguster les bons petits plats que nous confectionne votre mère, petits galapiats. Et quand je dis “galapiats”, je suis sympa. Car je peux aussi sévir. Tu sais comme je suis, quand je décide de sévir. Tu n’aimes pas trop quand je sévis, hein. Alors, arrête de tout faire pour me mettre hors de moi,

ou bien il y aura du sang plein la salle à manger. Qu'importe, ta mère passera l'éponge, elle aime faire ça. Elle ne sait faire que ça – et geindre.

Vous croyez que c'est par plaisir que je vous frappe ? Vous croyez que ça me fait plaisir de faire les yeux blancs et d'être vu comme un méchant par mes administrés, alors que je préférerais être tranquille dans mon fauteuil, au milieu de mon salon. Quoi, vous avez peur quand je crie ? Quoi, vous semblez insinuer que cela n'est pas normal ? Mais c'est toi, espèce de sale fille, c'est toi, qui me juges en permanence, c'est toi qui n'es pas normale. Tu n'es pas normale. Tu as des problèmes de comportement. Tu dérailles, ma pauvre fille. Tu te crois belle ? Tu es à peine plus belle que moi et tu verras, quand j'aurai cassé ton sale petit minois.

Tu ne vois pas que tu fais pleurer ta mère ? Tu ne vois pas que ta mère est dépressive à cause de toi ? Tu ne vois pas que cette famille se meurt à cause de toi ? Tu ne comprends pas que je fais des efforts pour ne pas te supprimer d'un revers de

manche – ah, non, ce n'est pas l'envie qui me manque ! Tu ne vois pas qu'on fait tout pour rester poli avec toi. Tu enfrens toutes les règles. C'est une bonne branlée qu'il te faudrait. Oui, c'est cela, et pas mieux, que tu mérites. Une bonne branlée, ce serait même un cadeau. Ce n'est pas une bonne branlée que tu mérites, c'est dix branlées, quinze branlées, jusqu'à ce que ta mâchoire se déboîte, jusqu'à ce que tes yeux tombent sous le tapis et cessent de me défier. À force de faire toutes ces conneries avec tes amis les gosses-de-riches. Tu crois que j'en ai pas, moi aussi, des amis riches ? Tu crois que je suis pas assez riche, moi ? Avec tes amis gosses-de-riches, tu crois que tu me fais peur ? Tu as envie de me faire passer pour un con, c'est ça ? Tu crois que je lis pas dans ton jeu ? Tu crois que je vais pas t'envoyer au fond des goals, le nez dans la gadoue ? Tu crois que je vais pas le marquer, ce dernier but ? Venir à bout de ta résistance, te rendre douce et soumise pour que tu cesses de faire souffrir ta mère. Ta mère n'a que toi. À cause de toi, ta mère me rejette, elle veut

partir de cette maison, elle veut quitter le *putain* de domicile, je ne peux rien faire, car c'est de ta faute, ta faute, ta faute. Tu m'entends ! Ta faute. »

Le châtement

« C'est qui le chef, ici ? C'est moi, alors tu te tais, espèce de petite garce. C'est moi le chef. Toi, tu n'es rien, tu n'es rien du tout. Avec les gens comme toi, il faut savoir ne pas prendre de gants. Je suis pas un petit-bourgeois coincé, moi, je suis pas comme tes petits gosses-de-riches qui t'en mettent plein la vue avec leurs grandes baraques et leurs chaussures en croco. Mais si t'es assez imbécile pour te laisser embobiner par une paire de chaussures en croco, pauvre fille ! Et en même temps, cela ne m'étonne pas, tu es une caricature, née de je ne sais pas où.

J'astique mon arme, je la brique bien, je la frotte pour qu'elle brille et après, je vais aller pavaner dans la jungle avec mon commandant, en tenue de combat, lui au

moins, il me respecte. Quand il m'appelle : "Capitaine Fracasse", je réponds : "Oui, mon général", et tout se passe pour le mieux, pas comme ici où on est mené par le bout du nez par des femmes immatures, par des jeunes filles qu'on aurait mieux fait d'envoyer chez les bonnes sœurs où elles auraient reçu des attouchements qui les auraient peut-être un peu calmées.

Pétard ! Je suis en colère. Papa est encore fâché. Parce que tu as fâché papa. Tu t'amuses quotidiennement à fâcher papa, pourquoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? Arrête un peu de me mettre hors de moi. C'est la correction que tu réclames ? Tu veux que je lève encore un peu la main ? Ça ne te suffit pas pour continuer à me craindre, comme on craint Dieu. C'est moi, et moi seul, le chef, et on me doit le respect. Si tu n'en es pas convaincue, regarde attentivement ma main, qui frémit du désir d'en découdre encore une fois. Tu n'aimes pas les claques, alors arrête de me provoquer. Tu ne cesses de me provoquer.

Regarde ma main, elle frémit de rage et d'impatience. De claquer ta joue, de la

laisser rouge, comme tant de fois, de voir ton petit visage meurtri, des larmes couler sur la peau gonflée. Qu'est-ce que tu crois, que je n'en ai pas reçu, moi aussi ? Pourquoi je ne devrais pas rendre ce que l'on m'a donné ? Une bonne gifle, cela te fera du bien, cela te fera peut-être un peu réfléchir. Tu seras moins arrogante, après avoir reçu une bonne gifle sur ton sale visage d'enfant gâté.

Si tu contestes mon pouvoir, tu n'obtiendras que la violence, c'est compris ? Moi, je suis non-violent. Mais faut pas me chercher. Je t'ai prévenue maintes fois, mais tu t'acharnes à faire ce que je t'interdis, ou à dire ce que je n'aime pas entendre.

Tu crois qu'on va t'admirer, tu crois qu'on ne t'a pas vu faire ton petit manège ? Tu crois que parce que tu as pour amis des gosses-de-riches, tu vas t'en sortir ? Ils ne s'intéressent pas vraiment à toi, tes copains gosses-de-riches. Ils veulent juste te sauter, te mettre enceinte qui sait, et nous laisser avec le bébé sur les bras. Comme toi. Un bébé sur les bras, c'est pas si facile. Et c'est pour la vie, tu vois. Quoi, tu te

rebiffes ? Quoi, t'aimes pas qu'on caresse ta joue ? Quoi, mademoiselle est "indisposée" ? Appelle tes amis les gosses-de-riches, qu'on voie un peu s'ils vont être d'une quelconque utilité, quand tu seras dans la merde la plus noire. Car ils ne t'aiment pas, crois-moi. Tout ce qu'ils veulent, c'est s'amuser avec toi. Mais qui paie pour tes études ? Qui te nourrit ? Qui t'emmène en vacances ? Qui assume toutes ces responsabilités ? Qui supporte ta crise d'adolescence ? Qui subit les excès délirants de ton comportement ? Il faut que ça cesse, tu m'entends. Je vais te faire arrêter. Et tu vas m'obéir. Crois-moi, tu vas m'obéir, sinon, j'en remets une autre sur le coin de tes pommettes et là, il te faudra bien quelques heures pour reconnaître que je suis le chef et que tu me dois respect et obéissance. Il te faudra bien quelques jours à te traîner en rasant les murs pour reconnaître que c'est moi, le chef.

Obéis. Obéis. Obéis ou je te tue. Obéis ou je t'arrache les yeux. Obéis ou je te crève. Obéis et va aider ta mère en cuisine. Tu n'en fous pas une, pour une fille. Tu manques

de respect à ta mère, tu manques de respect à ton père. Je n'ai pas mis au monde une telle graine de violence. Tu dois venir d'autre part. Mais maintenant que j'ai ta charge, j'assume. Tends l'autre joue, sale gosse, tends donc l'autre joue, comme te l'a enseigné le Christ, que je te mette une deuxième gifle et qu'on puisse être enfin un peu tranquille.

Tiens, viens, fais-moi un bisou. On reste sans rancune. On fait la paix. Fais la paix avec papa et reviens dans la cuisine pour aider maman. Laisse tomber tes devoirs, tes jouets, tes prétextes qui ne trompent personne pour ne pas aider ta mère. Va aider ta mère. Arrête de la faire pleurer ou je frappe plus fort et là, tu t'en remettras pas. On respecte sa mère. On aide sa mère. On est gentille avec sa mère. On s'agenouille pour faire ses prières. Car je vais te botter le cul et tu vas t'en souvenir. Tu es une graine de violence et jamais je ne laisserai la violence prospérer sous mon toit. Tu es un monstre. Tu n'as rien à voir avec moi. Va aider ta mère, va lui demander pardon, va lui faire un baiser. Pourquoi

tu la rejettes ? Elle te fait à manger, elle t'a acheté des chaussures, elle t'a emmenée en voiture là où tu lui demandais d'aller, elle fait tout pour toi. Elle se crève pour toi et toi, espèce d'ingrate, tu la rejettes quand elle veut t'embrasser. Mais tu as vu ta méchanceté ? Tu mériterais dix coups de fouet pour tout ça. Une gifle, ce n'est rien, presque une gâterie vu ce que tu mérites, sale fille.

C'est horrible, une fille. C'est pas possible ce que ça peut être horrible, ingrat, détestable, une fille. Que pouvons-nous, face à cela ? Face aux exactions de cette fille ? Nous l'avons mise au monde. Elle a commencé à nous harceler dès le premier jour. En manquant de tuer sa pauvre mère. Et cela n'a pas cessé de se confirmer. Je lui demandais de se faire petite, sage, de se soumettre à la religion. J'aimais bien la faire trembler de peur. C'était facile quand elle était petite. Elle filait doux, petite. Pas un geste de trop, pas un pet de travers. Son frère en recevait, mais elle, ah ! Elle avait compris qu'il valait mieux être une petite fille modèle, alors elle passait sa vie